

Il était une foi... Compostelle

*Et puisque de partir me faut
Et de retour ne suis certain ;
Je ne suis homme sans défaut
Que me fier à mon destin ;
Vivre aux humains est incertain
M'en vais en pays lointain.*

François Villon

Les bonnes résolutions s'accompagnent souvent d'un grand nombre de doutes.

Les confidences de l'auteur d'une *Ballade... du Temps jadis* reflètent les aléas de l'existence à une époque féodale qui n'asservissait pas tout le monde mais rendait chacun esclave de sa propre condition sociale. Ruffian, ribaud, le poète bandit, le plus génial des mauvais sujets a gagné sa célébrité de coquillard en s'acoquinant à des voleurs de grand chemin de cruelle manière : déguisé en pèlerin, se mêlant au peuple des jacquets, cet espiègle gibier de potence gracié, in extremis, détroussait sournoisement ses infortunés congénères ! Ce sont les sombres histoires qui révèlent aussi la part lumineuse du pèlerinage. C'est ainsi que les récits de *pendus dépendus*, nimbés d'un halo miraculeux, font partie intégrante de la tradition jacquaire. On situe l'origine de ces contes ayant traversé le Moyen Age dans la bonne vieille ville de Toulouse où s'arrêtaient de nombreux pèlerins. Au pied du gibet, un saint Jacques bienveillant y vient immanquablement au secours du fils d'un couple de pèlerins allemands injustement condamné pour un menu larcin qu'il n'a pas commis. Le saint qui a sauvé le malheureux de la mort, l'a soutenu, au propre comme au figuré, dans l'épreuve jusqu'à ce que justice lui soit à nouveau rendue. En effet, au retour de Compostelle, la mère éplorée, venant se recueillir sur les lieux où son fils a été pendu, découvre stupéfaite que celui-ci est toujours vivant ! Le juge, abasourdi, constatant les faits inexplicables s'empresse, tout penaud, de rendre le

jeune miraculé à la famille, sans autre forme de procès... Cette histoire, proprement fabuleuse, s'est répandue à partir de la via Tolosana vers d'autres lieux tout aussi fréquentés, rendant perceptible l'interaction entre croyance et légende. Au lieu de crier au miracle il faut plutôt y voir une métaphore et une leçon de vie au nom d'une foi existentielle qui conduit vers un salut éternel : peut-être fallait-il la noirceur d'une existence sur terre pour obtenir le rachat de la vie dans l'Au-delà ?

Jadis, quand le printemps s'approchait, une fièvre sourde travaillait la campagne et tourmentait les créatures. Et un matin, des hommes au cœur gonflé de sang neuf déchiraient leur coque de nuit. Ils sortaient sur les seuils, clignaient des yeux et couraient se laver dans la lumière des chemins. C'est ainsi qu'on parlait au Moyen Age accomplir les grands pèlerinages, Saint-Jacques, Rome, Jérusalem. La trêve hivernale qui instaurait la paix de Dieu se rompait d'un seul coup et les routes s'ouvraient à nouveau aux pèlerins liés par un vœu de pénitence ou en quête d'une rédemption. Aujourd'hui encore, quand la faillite du bonheur se fait dure à supporter, les ressorts du quotidien ne suffisant plus, l'appel de Compostelle s'avère une idée cohérente et une raison suffisamment profonde pour briser les chaînes et partir.

Si Compostelle aux confins de la Galice était considérée, au Moyen Age, comme le bout du monde, l'antique civitas Tholosa en était, par bien des aspects, le centre du monde. C'est vers la cité des comtes de Toulouse, aimante des troubadours et de la langue d'Oc, par où passaient de nombreuses voies sillonnant la vieille Europe, que convergeaient les pèlerins de Saint-Jacques. Ils venaient se recueillir sur les reliques de saint Saturnin et d'un aréopage de saints et de martyrs impressionnant avant de repartir comblés. De là, le franchissement des Pyrénées par le Somport ou le col de Roncevaux, obstacles pourtant redoutables, était un passage obligé pour rejoindre le Camino Francés en Espagne. Certains poussaient jusqu'à l'océan atlantique où ils retrouvaient le Chemin côtier, le plus septentrional de la Péninsule ibérique, le plus ancien aussi des chemins de Santiago.

Aujourd'hui, les guides font débiter ce Camino del Norte au Pays basque, comme il se doit. En vérité, pour un Occitan comme moi, la route ancestrale de Compostelle commence bien plus tôt : au cœur de la Ville rose, au point suprême du rassemblement médiéval, c'est-à-dire la basilique Saint-Sernin. Les arcs du clocher en forme de mitre y célèbrent en plein ciel un art laissé par les Wisigoths et restent des yeux ouverts sur les visiteurs, là où pèlerins et croyants se pressaient *pour vénérer le très saint corps du bienheureux Sernin, évêque et martyr qui*

fut attaché à des taureaux furieux, puis précipité du haut de la citadelle du capitole au long de l'escalier de pierre...

A l'intérieur du sanctuaire pieusement recommandé par le premier guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, écrit au XII^e siècle par le moine poitevin Aimery Picaud, la fraîcheur mystérieuse des lieux accueille le visiteur sous les verrières hautes du chœur. On oublie la ville, son incongruité. Dès qu'on descend dans l'ombre froide et esseulée de la crypte, une épitaphe grandiloquente avertit de l'importance du monument : *Non est in toto sanctior orbe locus*. Il n'est pas d'endroit plus saint au monde. Ni plus riche en reliques d'ailleurs. En effet, le *Tour des corps saints*, pour lequel on faisait tout ce chemin, s'enorgueillit de réunir dans ce panthéon de brique, l'une des plus importantes collections de saintes reliques de la chrétienté, après Rome. Saint Jacques le Majeur, saint Jacques le Mineur, saint Jude, saint Gilles, saint Pierre et saint Paul, d'autres encore... étaient l'objet d'une vénération inconditionnelle, même s'ils faisaient figure d'hommes de l'ombre derrière le Christ sorti de sa réserve ! Ici, la foi s'imbriquant étroitement dans la légende pour rejoindre l'histoire, la basilique Saint-Sernin, réplique ancienne de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, fut l'un des plus importants centres de pèlerinage de l'Occident et reste la plus grande église romane conservée en Europe. Quand la visite prend fin, on quitte un monde où la vie des hommes semblait organisée en fonction du sacré. De la naissance à la mort, dans les pensées et les actions, dans les règles de la vie sociale et politique, Dieu était partout présent, sinon à l'œuvre. Pareille rencontre nous livre quelques clés qui permettent d'approcher le sens des décors peints et sculptés, témoins d'un monde que nous avons perdu. Et un secret bien gardé, quand les savants plaçaient la planète Terre au centre de l'univers qu'elle régenterait ! Après avoir joué les passe-murailles, suivi un dédale d'escaliers et d'étroits couloirs, poussé des portes grinçantes, s'être glissé sous les voûtes romanes, au bout du labyrinthe on accède à une pièce cachée dans les hauteurs de la basilique. Là, avec la ferveur de l'archéologue, l'œil débusque deux cartes du ciel tracées à même la paroi. Des cercles concentriques, des planètes, des étoiles, des signes évoquant les nuages ou le vent. Une rareté. Ces dessins du XIII^e siècle, révèlent l'influence des Grecs pour qui la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars et Jupiter tournaient autour de la Terre ! Sur l'une des représentations, on y voit notre planète trôner au milieu des astres, selon la théorie géocentrique en vigueur depuis l'Antiquité. Copernic, qui révolutionna, trois siècles plus tard, cette façon de voir le cosmos, n'est

sans doute jamais passé par ce recoin poussiéreux pour rectifier l'erreur ! La curiosité à son comble, on n'a qu'une envie : partir pour Compostelle et le bout du monde...

L'attente précède toujours le frisson du départ. Le Camino del Norte n'échappe pas à la règle. L'itinéraire est à l'image de l'histoire espagnole, une épopée à la fois maudite et romanesque qui conduit le pèlerin aux confins d'une Galice noyée par les brouillards et les pluies de l'Atlantique, après avoir traversé le Pays basque, la Cantabrie et la Principauté des Asturies. Il n'existe pas de chemin secret ou mystérieux, ce qui est difficile et compliqué mène toujours à la compréhension d'un parcours parfois énigmatique, toujours jalonné d'épreuves. On croit le pèlerin rêveur, mais il ne rêve jamais. L'irréel, comme le réel, lui est nécessaire mais ne suffit pas ; ce qui l'intéresse se situe entre les deux : il avance dans un rêve éveillé, guettant la partie fantastique de la réalité.

Ceux qui ont connu l'aventure du Chemin côtier pour atteindre le Camino Primitivo asturien évitent d'en dire trop à leur retour : ils ont rapporté à leurs semelles quelques fragments de boue odorante. Le pèlerinage n'étant pas un lieu mais une convergence, quand on a cédé à l'appel du Nord ibérique, coiffé par les Picos de Europa compacts et fiers, on devient compagnon d'un territoire contrasté, plein de charme, sous l'aimable hospitalité des habitants puisant leur identité commune dans l'étonnante proximité de la Cordillère bordant le chemin des jacquets. Falaises fouettées par l'océan où se cachent des épaves, criques dénichées abritant des villages de pêcheurs, paysages de landes et de collines aux rondeurs verdoyantes et ocre tranchant avec la mer blanchie par les vagues. Une géographie qui s'invente par tous les temps une carte imaginaire dans le chaos d'une nature sublime !

En arrivant à Oviedo, le Chemin de la Côte se dérobe et fait place au Camino Primitivo pour nous permettre d'entrer dans la fabrique de l'histoire compostellane, là où tout a commencé, à l'aube du IX^e siècle, après la découverte d'un mystérieux tombeau attribué à l'apôtre Jacques le Majeur. C'est d'ici, qu'Alfonso II el Casto, ayant fait de sa nouvelle capitale le siège du royaume et le fer de lance de la Reconquista d'une Espagne sous le joug maure depuis plus d'un siècle, partit vers la fin des terres de l'Occident pour y célébrer l'invention des reliques qui allaient bouleverser le monde médiéval empreint d'une grande piété. En posant un acte fort, le monarque asturien venait d'initier, sans le savoir, l'un des plus importants pèlerinages chrétiens, avec Rome et Jérusalem.

La grande ambition des mythes n'est-ce pas précisément d'inspirer l'épopée ? Sur cette route de pèlerinage, le voyage à pied fut, pendant

longtemps, la seule liberté que l'on pouvait s'octroyer en ralliant l'un des hauts lieux de la foi quand, la vie n'étant que souffrance, d'audacieux chemineaux s'engageaient à travers un territoire où les splendeurs solitaires, les longues ascensions, les collines dressées sous un ciel immense donnaient tout loisir d'éprouver dans sa chair la douloureuse vérité de l'enseignement de la sainte Eglise.

Quand on vient de loin pour relever le défi physique et celui de sa propre quête personnelle ou spirituelle, fasciné par le fait que des gens aient pu mettre au centre de leur vie des coins aussi perdus, le voyage finit par exalter des valeurs oubliées par l'homme et le pousse vers son humanité véritable. Aux exhortations morales et éthiques s'ajoute la forte densité de la rencontre soulignant le caractère provisoire de pareille expédition. Alors on se rend compte que l'essentiel réside tout autant dans le partage avec les gens que dans les endroits visités. Les lieux font mémoire, les personnes les souvenirs !

Une fois sur le Chemin Primitif, le pèlerin s'avançant vers l'ouest et l'inconnu, accède aussi, au fil des étapes, dans un décor somptueux, entre terre et ciel, à d'autres chemins plus profonds : ceux de la connaissance. Petit et grand patrimoine jacquaire, villes d'art et d'histoire... Là où San Sebastián, Guernica, Bilbao, Santander alertent les chimères d'un passé omniprésent, dorénavant Oviedo, Lugo, Melide renchérisent en soulevant le lyrisme insondable des siècles. Sur cette toile de fond fantastique s'inscrivent les longues journées à travers sierras et vallées, faites de petits événements et de surprenantes trouvailles où les mythes agrandissent nos vies minuscules. Contre la linéarité ordonnée du monde, le marcheur construit, à son rythme, un quotidien qui fait de l'espace et du temps une disponibilité aux autres, où l'altérité serait une chance et non un tourment.

Si le sujet est frappé de modernité, c'est qu'il s'adresse aux adeptes d'une croyance comme aux chercheurs d'un ailleurs au milieu d'une nature d'exception, tandis que les paysages intérieurs défilent, défiant l'âpreté des jours en lui opposant un sentiment d'ineffable liberté. Armé d'une seule certitude, on se dit que si le bonheur est sur la route, le chemin conduit à nous-mêmes : il n'est terre plus inconnue ni lieu plus attirant que l'âme humaine. En cheminant avec les faits, les époques et les gens, compagnons de route et autochtones, on devient le maillon de la longue chaîne d'une humanité en marche depuis des siècles.

Dans l'enfilade des jours, le déplacement, passerelle de fraternité, se mue en activité personnelle, indicible épreuve de patience à travers la radicalité d'une errance qui transforme et aide à rendre grâce tout au

long d'un parcours où le corps et l'esprit sont rudoyés. Ecrite contre la routine romanesque avec ses intrigues bien ficelées du quotidien et des rôles corsetés dans des pôles prévisibles, cette œuvre épique qu'est le pèlerinage vers la Galice est unique et surprenante à bien des égards : elle ouvre sur le monde magnifique et sans entrave de la libre fabulation !

Les rangs, un jour clairsemés, un autre pléthoriques, sous un ciel troué d'étoiles comme sous le dard du soleil, l'épopée reste englué dans ses secrets. Tous les jacquets connaissent ces allées et venues entre une réalité et l'imaginaire. Le jour, la nuit ont un cœur battant. Ils sont peuplés d'esprits en maraude, et pour les anciens peut-être, d'âmes pressées de se délester des images de leur existence passée.

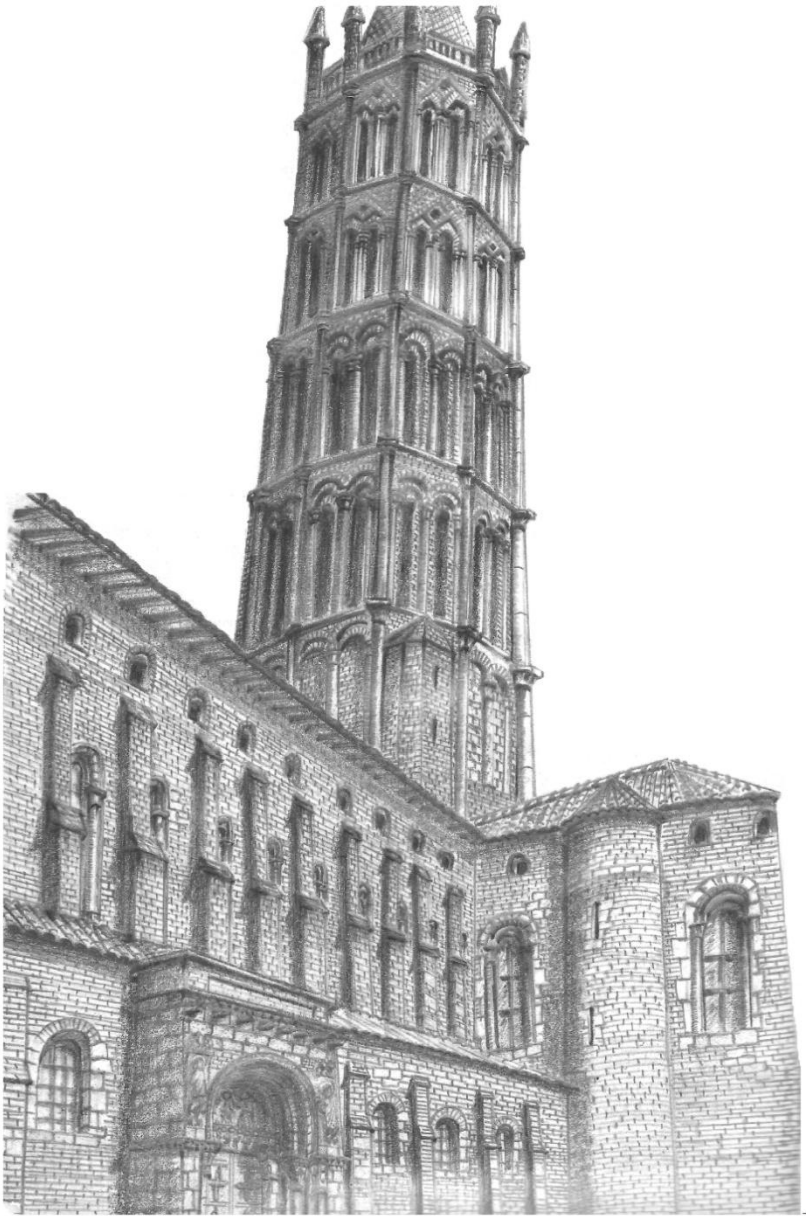
D'abord vécue comme une randonnée, la pérégrination pendant des semaines, voire des mois, devient un tête-à-tête de vérité avec soi-même. Quelles que soient les motivations, c'est en chemin qu'il se passe des choses. En faisant la route, ponctuée des symboles du Camino : coquille, flèches jaunes de couleur vive, albergues, on découvre la beauté de sites remarquables, pétris de solitude et de silence, tout en s'imprégnant de la mémoire des lieux. Dans les gîtes on se sent rattaché à quelque chose de familier. A quoi ? On l'ignore encore. Tout ce que l'on sait c'est qu'on n'appartient pas seulement à la minute présente. Au fond de son gouffre intérieur on perçoit comme une parenté avec la perception qu'on a des choses et de soi-même. La fragmentation des étapes évoque, avec la même fièvre aveugle, l'énergie désespérée à l'issue d'une implacable journée avant de retrouver, dès le lendemain, agilité et audace sur une voie qui n'a cessé, depuis les origines, de se construire un mythe en même temps qu'une histoire : la nôtre.

A l'arrivée, au pied de la cathédrale Santiago à Compostelle, une fois le but atteint, rien ne semble pouvoir altérer la magie du Camino. Quelle a été la part du destin et celle du hasard ? Comment rendre compte d'un projet dont la destination importe moins que l'abandon ? Partir, ce n'est pas chercher, c'est tout quitter. Se livrer aux imprévus et à l'infini des possibles. Le véritable jacquet qui reste sans bagages semble réunir sur sa personne les conditions de l'ennui : solitude, monotonie, humilité, silence sans vergogne. Face à la cathédrale, mu par une attention aiguë, il proclame son bonheur d'être entré dans l'aventure jacquaire avec ses servitudes et d'en sortir grandi après avoir vécu une histoire aussi impressionnante qu'éprouvante.

Dresse des bornes le long de la route, plante des jalons, réfléchis à l'itinéraire que tu as parcouru, au chemin que tu as suivi, et reviens dans ces villes qui t'appartiennent...

Il fallait les mots du prophète pour compléter et lier un récit de l'intérieur, au plus près du Chemin et de son univers suggéré par l'anecdote et l'essentiel, l'épaisseur et la démesure, la densité de ce défi hors du commun qui, depuis Abraham, a traversé les millénaires. Pour faire de chaque instant de cette odyssée intime une révélation : l'expérience d'une vie, et plus que visiter le monde, le vivre.

Comme pour l'amateur de puzzle que l'impatience taraude et qui veut connaître l'ouvrage dont il ne voit que des bribes, tout dévoilement final a quelque chose de prodigieux !



Saint-Sernin, la basilique romane de briques et de pierres au cœur de la Ville rose, est à la croisée des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle

EPILOGUE

Et si Compostelle n'était qu'une étape avant la fin des Terres du monde antique ? Comme au Moyen Age, encore aujourd'hui, de nombreux pèlerins poussent jusqu'au Finistère, à l'extrémité N.-O. de la Péninsule ibérique.

1^{er} jour. Quand nous partons, André et moi, dans le matin serein pour tenter l'aventure cap-finistérienne — trois ou quatre jours de marche tout au plus — la sortie de la ville, après un dernier regard nostalgique tourné vers les tours de la cathédrale, nous promet de beaux paysages. Les obstacles, les étapes nous ont dit les enracinements humains de l'épopée compostellane. Voici venir des jours plus paisibles succédant à la fébrilité entretenue par une odyssée où tout se prête à la réalité historique, romantique, esthétique d'une opulence et d'une rareté archaïques qui proviennent d'une progression lente capable d'apporter, malgré la pénurie considérable de confort, des présents de prince et autres récompenses, à condition de regarder devant soi !

Retour sur les sentiers forestiers, au milieu des eucalyptus. Comme une ondée, la lumière du jour nous restitue toutes les sensations mises en sommeil par la vie citadine. Odeurs, couleurs au milieu d'une géographie vallonnée, fournie de bois et de prairies en alternance. Au cœur de ce cloisonnement végétal et du fouillis bocager abondent rus et ruisseaux, révélateurs d'un climat océanique plus marqué. Autre changement notoire, peu de pèlerins apparemment pour percer le secret de ces terres lointaines. Seuls, quelques pueblos nous accompagnent dans une immersion surprenante de beauté et d'espace jusqu'aux rives du río Tambre. Ponte Maceira y est un village modeste, son architecture en fait tout le charme : pont médiéval, chapelle San Braís agrémentée d'un calvaire, belles demeures aux allures de manoirs bretons. Tout est taillé dans le granit dont le grain rugueux écorche la lumière rasante.

Alto do Vento, puis Alto do Mar de Ovellas marquent un ensellement dans la ligne de crête et impressionnent vus d'en bas, même si nous ne sommes pas des néophytes. Plus de peur que d'effort au total. Chemins perchés sur les versants, villages postés dans les vallons, rien de rédhitoire sur un tracé où il faut tout de même faire preuve d'une désinvolture énergétique pour tracer sa route.

Negreira, à l'arrivée de l'étape, n'a pas la séduction escomptée, mais nous offre, après une vingtaine de kilomètres, le sentiment fugitif d'avoir retrouvé toutes nos sensations. Cependant, quelques curiosités interpellent : l'étrange palais d'O Cotón, aux allures de forteresse médiévale et, à proximité, une sculpture allégorique commémorant l'histoire ancestrale qui hante, depuis le XIX^e siècle, l'imaginaire finistérien. Sculptées dans le bronze, les scènes déchirantes du long épisode de l'émigration, où les familles déshéritées forcées à l'exode se séparaient dans la douleur, se sont définitivement figées dans le temps.

*

2^{ème} jour. Indécises et discrètes les brumes ont envahi la vallée. Nous partons, mon camarade et moi, à la pointe du jour. Une très longue étape nous attend si nous voulons rallier Olveiroa.

Dans la sérénité du matin calme, lentement nous frappons à la porte des forêts odorantes d'eucalyptus pour pénétrer sous le couvert infini de leurs denses frondaisons. Dans ce pays aux trois quarts couvert d'un manteau sylvestre indigène, de vieilles légendes en font le territoire des contes mystérieux que racontent les natifs. Rudes montées par un sentier abrupt sur fond de monts couronnés de pins sombres. Un faible rayon de lune fait ondoyer la barque des collines, un lac de brouillard stagne au creux des vallons. Quand perce le soleil à l'horizon, toutes les nuances de vert ponctuent le tableau. Nous sommes décidés à faire naître sourire et enthousiasme. Les feuilles luisent, cirées de lumière jaune. Comme un medley de chants anciens, les chœurs de la nature réveillent l'entour du sentier. Il y a une façon très simple d'aborder notre progression : laisser venir à soi les images de la Galice celtique toute imprégnée de symboles : quelques triskèles, signes cabalistiques servant de thèmes décoratifs, apparaissent, ici et là, au linteau d'une porte ou peintes sur l'angle d'un mur.

Grimpées, descentes s'enchaînent. Sentiment d'avoir repris le chemin pour de bon et d'être reparti pour une marche au long cours ! Nous rencontrons quelques hameaux et des fermes disséminées sur les pentes. Une architecture massive en tout point conforme aux clichés véhiculés par cette terre ancestrale perdue aux extrémités de la Péninsule. Enfin, les perspectives s'ouvrent, la proximité de l'Océan se fait de plus en plus sentir.

Au mitan de la journée, Vilar de Castro réédite l'image récurrente des *horreos* devenus les gardiens du temps. Ils figurent les pièces éparses d'un musée en pleine nature, campé au milieu des territoires et des traditions pour traduire l'attachement à une ruralité obsolète qui lui échappe. Tableaux de pierres savamment érigées comme une contre-épreuve destinée à sauver un patrimoine ancien dans un monde qui ne leur est plus contemporain. Le Camino du Finisterre dévoile à travers cette amabilité particulière une connexion émouvante avec le passé vers lequel semblent s'échapper les pistes pastorales.

Nous cheminons à flanc de coteau. Le sac pèse sur les épaules, marche impitoyable sur un tracé mité par les nids-de-poule, allégorie à la gloire d'un terroir créé par Dieu, façonné par la main de l'homme.

Une averse, telle une douche froide, nous saisit et calme nos ardeurs. Petites routes, chemins vicinaux, sentiers de terre sont l'autre poil à gratter de l'aventure finistérianne, ce supplément de Compostelle fait pour enrichir les aspirations du pèlerin et celles des êtres ne se résignant pas mais aspirant sans fin à un ailleurs. Une étape d'une trentaine de kilomètres à marquer d'une pierre blanche : peu ou pas de difficultés, pas de pueblos non plus, hormis quelques hameaux et des fermes éparpillées pour nourrir l'illusion mais vous laissant benoîtement sur le carreau, à court de ravitaillement...

A l'arrivée de l'étape, Olveiroa est un modeste hameau, posté au bord du Camino, avec une particularité notoire : on y compte plus d'*horreos* que de maisons d'habitation ! Ces greniers d'une familiarité confondante forment de véritables petits théâtres perchés en plein air, sans aucun mouvement, leur teinte légèrement altérée par les saisons suffisant à nous rendre patente leur authenticité surannée. Ces constructions rurales font partie intégrante des éléments indispensables à un patrimoine champêtre rétif par nature à un monde par trop urbanisé. Près de l'église Santiago, le refuge des pèlerins aménagé dans un ensemble harmonieux d'anciennes bâtisses en granit, restaurées avec le goût des vieilles pierres, est l'âme vivante de l'endroit. Ici, rien ne semble avoir changé. Ce qui change tout ! La ronde des marcheurs, Coréens, Japonais, Anglais, Allemands, Italiens, Français, Brésiliens... toutes nationalités confondues, s'est donné rendez-vous au sein d'une architecture endémique remarquable faite de venelles étroites, de corridors reliant les chaumières, de courettes pavées, d'*horreos* faisant l'objet d'une attention infinie pour prolonger leur vie agreste.

Aux dogmes, tous ces nouveaux chercheurs de sens préfèrent l'expérience, à la religion ils opposent la spiritualité, à la raison, le

corps. Le pèlerin moderne lucide sur sa vulnérabilité n'en construit pas moins une pensée confiante, comme un rempart à la fatalité planant sur sa tête.

A défaut d'avoir trouvé des vivres, nous nous contenterons d'un simple plat, acheté au bar voisin. Un mets de pauvre qui a gagné en Espagne ses lettres de noblesse : les traditionnels *garbanzos*, des pois chiches accommodés avec des *callos*, des tripes succulentes cuisinées à la mode... espagnole.

*

3^{ème} jour. Dès la sortie d'Olveiroa, nous suivons fidèlement le tracé ancien. Marc, rencontré à l'albergue de Negreira, fait équipe avec nous. La pluie qui a tambouriné sur les toits du gîte toute la nuit ne s'est pas calmée. Nous avançons engoncés sous nos capes, le visage renfrogné, le regard sombre. Averses à répétition, grondements sourds du tonnerre, ciel nocturne zébré d'éclairs... Un temps de fin du monde, quoi !

Chemin creux, puis la lande jusqu'à Hospital où rien ne subsiste du passé jacquaire sauf un nom faisant allusion à un hôpital de pèlerins sur la route désolée du cap.

Sur un point haut où affleure la formation rocheuse, nous atteignons un carrefour : à droite, le Camino de Muxia, à gauche, le Camino Real poursuivant sa route plein ouest, en direction du Cabo Fisterra. Nous le suivons. Une piste rectiligne, bordée de murets moussus, trace son sillon à travers la lande. Elle nous conduit au calvaire de Marco do Couto. L'oratoire faisant figure, depuis des temps reculés, de repère par temps de brouillard dissimule une pierre gravée de deux lettres majuscules : CR. Pas de doute, nous sommes bien sur l'antique Camino Real. Nous gagnons du terrain sur un plateau désertique balayé par les vents. Décor nu et fascinant, puis au creux d'un vallon apparaît Nosa Señora das Neves. Une triskèle, gravée sur le linteau de la porte d'entrée, mêle les influences celtiques à un culte catholique venu christianiser des pratiques préexistantes sur ces confins ibériques. Image convergente de deux cultures qui se fondent sur l'unité d'un dogme ayant recours à une symbolique trinitaire : l'eau, l'air, le feu, des éléments, signes de vie et d'éternité dans de nombreuses religions de par le monde. A côté, un calvaire en granit souillé de lichens jaunes souligne la solitude des lieux. Drapé dans un silence imperturbable il est l'archétype de la Galice profonde que veulent nous vendre les cartes postales.

Plus loin, la brume nimbe de mystère les monts lointains cousus de forêts et de légendes. A nos pieds, tout à coup, le sol se couvre d'une jonchée inattendue de grêlons. Soudaine éclosion printanière aux portes de l'été qui trame un récit héroïque du pèlerinage médiéval et lui confère un droit imprescriptible né de la force même du désir et de la volonté de ceux qui rendent le rêve ancestral à la fois acharné et accessible permettant de retrouver l'émerveillement de la découverte.

Puis, en milieu de matinée, advient le moment que l'on guette le plus : la vue sur l'Océan ! Certes nous l'avons côtoyé souvent durant le parcours côtier, mais cette fois, il annonce le bout du bout : la fin irrémédiable du voyage, laissant présager une douce nostalgie.

Dès Cee et Corcubión, la mer devient notre compagne. Les petits ports succèdent aux plages engluées dans le décor gris se prêtant au mutisme implacable des grèves désertes. Puis, du haut d'un belvédère, au loin se profile la silhouette du cap Fisterra qui semble poser un point final au paysage et à l'aventure elle-même, après des semaines d'efforts pour les uns, des mois pour d'autres... Eloquence suggestive d'un rivage plein de possibles et de malentendus que les anciens appelaient la Côte de la Mort ! Le sentier va au plus court, enjambant les dernières collines boisées qui réservent de beaux points de vue sur l'océan mouillé de brume. Puis, la météo se gâte rapidement !

Arrivée épouvantable à Fisterra sous une pluie battante, après avoir battu la campagne et arpenté les recoins d'une fin des terres galiciennes sur près de trente-cinq kilomètres. D'habitude les jacquets se précipitent aussitôt, au prix d'un ultime effort, au sommet de la falaise, pour regarder face au large le soleil s'abimer dans les flots rougissants de l'Atlantique ! Ce serait peine perdue, l'après-midi s'attardant sous le frimas, l'astre du jour s'est déjà couché depuis belle lurette et d'ailleurs nous sommes trempés jusqu'aux os ! Nous ne sommes pas les seuls à l'albergue à caresser, dans cet état pitoyable, l'espoir d'un moment de réconfort et de détente à l'abri du ciel tempétueux. Accès de tristesse pour certains, excès de joie pour d'autres... Effarés, dépités par tant d'adversité, André et Marc sont résolus à prendre, dès demain matin, le premier bus pour Compostelle. Leur désolation est patente, leur accablement imbattable !

Tant pis, j'irai seul jusqu'au bout, c'était mon idée au départ, si près du but, c'est ma raison suprême. Si l'on n'apprend pas à vivre sur le Chemin, au moins apprend-on à pactiser avec les lieux, les jours légers ou maussades, chargé de leur souvenir et obsédé par eux, tous entremêlés, même si je n'oublie pas la douloureuse expérience

d'aujourd'hui et n'ai qu'une vague idée de ce me réserve demain. S'il n'en résulte qu'amertume, pour l'heure, je reste fasciné par le spectacle imprévisible et la somme des émotions recensées au terme de ces derniers jours d'errance à travers un territoire galicien saisissant. C'est sûr, demain je livre mon dernier assaut. Il s'agit de vaincre la cruauté du sort qui s'est acharné sur nous, en sachant que la vérité, la liberté, la joie, la douleur même, toutes diluées dans un perpétuel regard, sont muettes lorsqu'on va seul, mais nous offrent un remède radical contre l'usure du voyage.

*

4^{ième} jour. Après trois pleines étapes, abasourdi par la dure journée d'hier et les affres du climat galicien, je laisse mes compagnons repartir à la première heure, tandis que je m'apprête à gravir l'ultime pente qui me sépare du bout... du monde ! A l'attaque du goudron, une pluie fine affadit le ciel pour m'accompagner jusqu'à la sortie du bourg. Puis, seul en route vers le Cabo Fisterra, je longe le crêt de la combe en me cantonnant à suivre la berme jusqu'à la chapelle Santa María das Areas, dernier endroit christianisé. A mi-pente, j'aborde l'ultime séquence d'une terre indomptable régentée par des arpents de terrain en broussailles et quelques empilements de pierres enchevêtrées dans les ronces, sans doute d'anciens vestiges rehaussant la solennité de l'endroit.

La plainte du vent venu de loin m'accompagne sur un territoire vierge de toute trace humaine. Un paradis de roche et de lande que l'homme n'a pas altéré semble garder d'intangibles secrets. J'arpente la dernière frontière forgée par les secousses de la terre sur laquelle je tisse la trame de mon passage. Cette forteresse naturelle, nimbée d'inquiétants mystères remontant aux origines de mythes fondateurs, raconte une histoire puissante. Après la longue ascension, au débouché sur le promontoire rocheux, au pied du phare où l'on ne peut que s'effacer devant le spectacle grandiose, je goûte le prodige tout en pressentant la déchirure, ce silence habité qui fait suite à l'exaltation des jours de marche. Après m'avoir exhorté à la patience, le Camino a exaucé mes vœux. Le ciel a des lividités de pierre, le paysage est gorgé d'eau, le site entièrement désert. Seules deux pèlerines autrichiennes ont affronté l'opaque des nuées, pieds ancrés dans la fange. La voûte en berceau d'un ciel bas enjambe l'abîme devant moi, fait d'escarpements

sauvages et difficiles d'accès. Une sente pierreuse serpente parmi les éboulis rocheux. S'arracher à la terre et à ses trop visibles certitudes pour élever le regard là où nous appelle quelque présence sans cesse dérobée, cela suffit pour l'instant à mon bonheur indicible malgré la trahison du temps maussade !

Aujourd'hui, c'est la fin du voyage ! Impossible d'aller plus loin. Au-delà... ce serait l'Amérique. Ce *Finis Terrae* fantasmé depuis l'Antiquité, où s'arriment les hautes falaises granitiques d'une nature compacte et fière face au déferlement prodigieux de l'océan, est l'aboutissement d'un rêve millénaire : le mien. Sur ce belvédère inhospitalier, battu par les vents et les tempêtes de l'Atlantique, les pèlerins sont venus depuis toujours sacrifier à un usage qui veut que l'on brûle, au pied de ces rochers dénudés, ses vieux vêtements pour renaître, symboliquement, à un homme nouveau. Au Moyen Age, après bien des fatigues et des mois d'action, les jacquets reprenaient la route à marche forcée, emportant avec eux, comme un don précieux, une coquille Saint-Jacques ramassée sur ces lieux chargés par les civilisations successives de la force des plus anciennes croyances. Ils avaient fait ce qu'il faut pour cheminer, étape après étape, avec une sacrée dose de volonté et une raison profonde qui les menait jusqu'au parvis de cette immensité popularisée par l'imaginaire médiéval.

La nature est un temple où de vivants piliers

Laissent parfois sortir de confuses paroles

L'homme y passe à travers des forêts de symboles

Qui l'observent avec des regards familiers.

Déjouant tous les pronostics pour m'arraisonner tout entier, le prisme poétique d'un Charles Baudelaire projette sur la magie de l'instant une lumière d'éternité. Tout ce qui nous arrive est lié, d'une façon ou d'une autre. Ce matin, sans crier gare quelque chose d'inouï s'est produit : la promesse d'un partage aussi ancien que la tablette des premiers hommes et qui a la saveur de la vie. Mêmes les marges de la Mort sont saisissantes de tranquillité : nous n'inventons pas le monde, nous le recevons en héritage pour y vivre concrètement nos épopées. Tous les jours ont une fin, ce qui compte c'est ce qui les remplit.

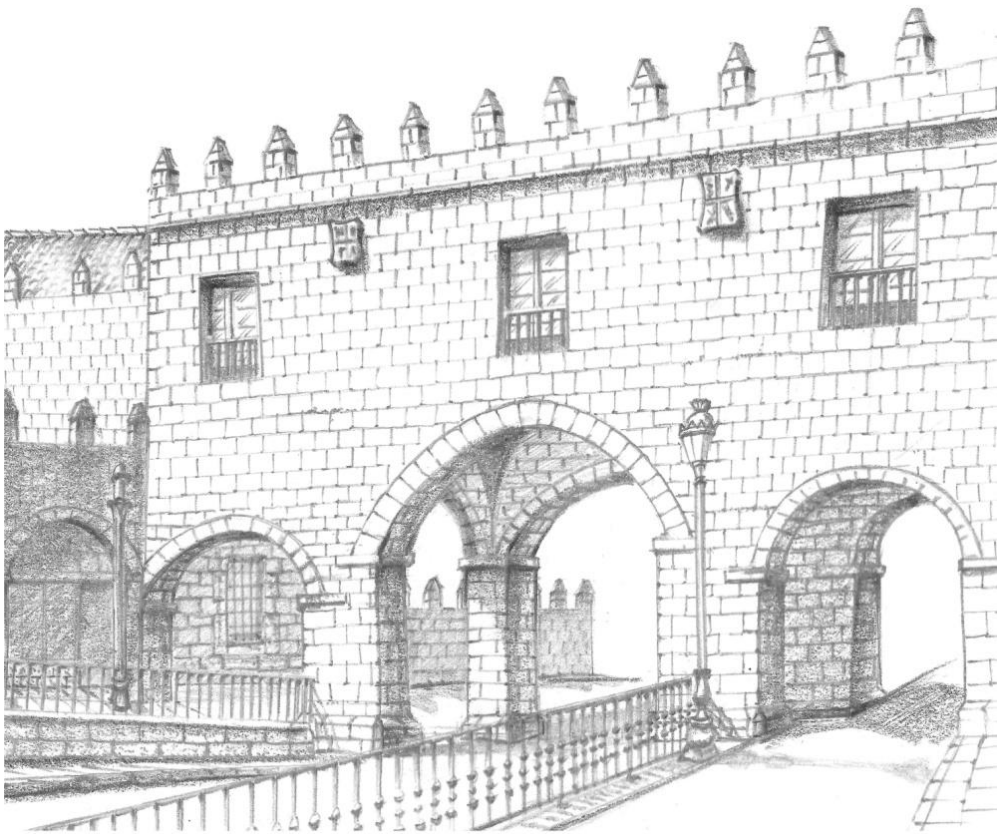
S'éveiller à l'aube, le cœur ailé... Reposer à midi et méditer... Regagner son gîte le soir avec gratitude ; puis s'endormir... la louange sur les lèvres. Les mots du *Prophète* de Khalil Gibran pourraient résumer à eux seuls toute la simplicité quotidienne de ma longue randonnée et ses ineffables moments de grâce. Loin de l'usure

routinière du temps, l'ultime découverte m'a confirmé dans mon avidité de voir et de sentir, tout en me restituant le monde dans son mystère premier que l'on croyait avoir oublié.

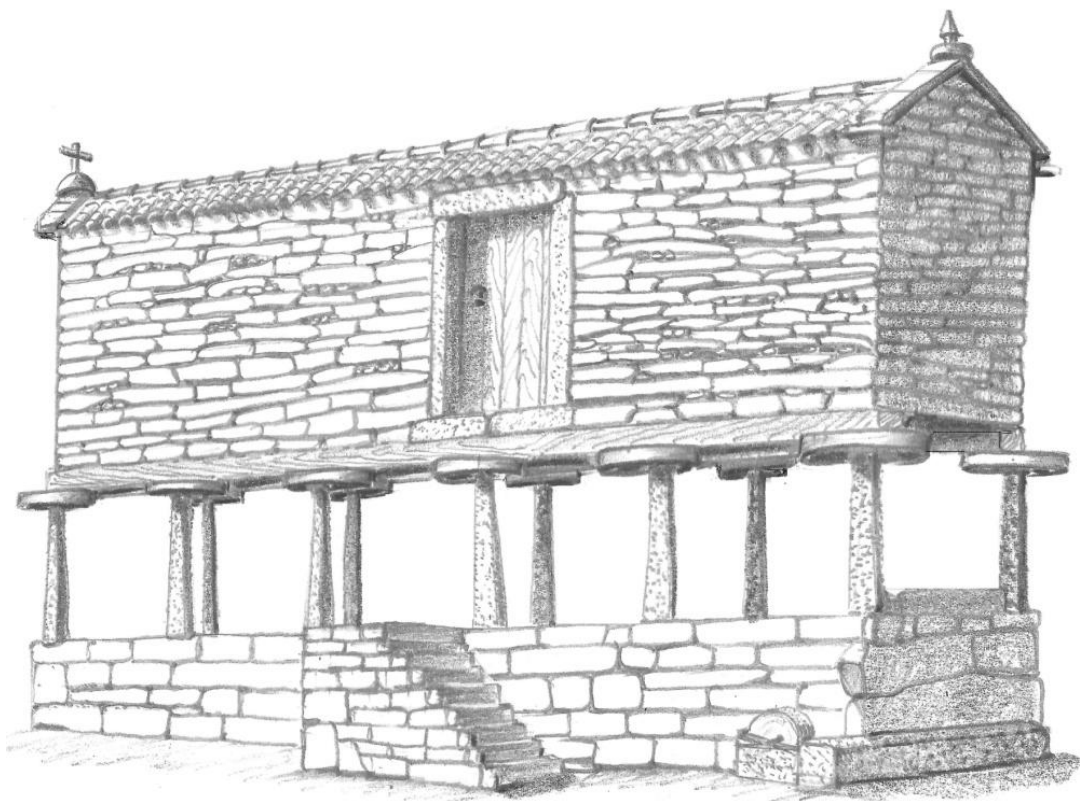
L'admirable de ce voyage, c'est qu'il transforme l'obstacle en liberté intérieure, la fragilité humaine en force mentale et qu'après avoir vu il permette de construire un vrai regard. Une vision qui, nous transportant aussi loin, nous replonge aussi profondément en nous-mêmes : ce que l'on fait surpasse toujours ce que l'on est.

Mais on ne guérit pas de l'espace ainsi parcouru ni du temps traversé. On en revient, avec de nombreux souvenirs et beaucoup de poussière, marqué à jamais.

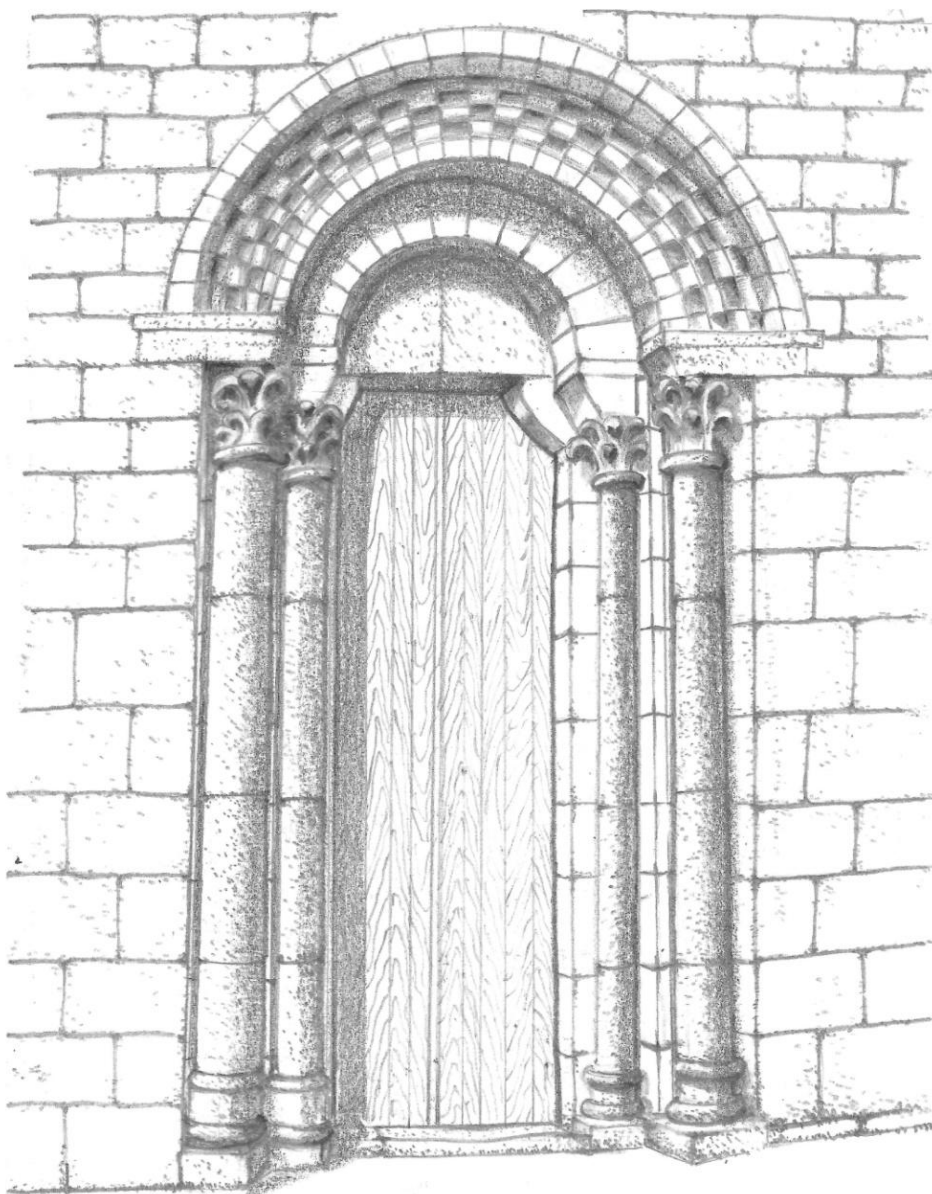
Mieux : reconstruit pour toujours.



L'austère Palais d'O Coton, aux allures de forteresse, évoque sur le Camino del Cabo Fisterra le passé tumultueux de Negreira



A la fin des terres galiciennes, les *horreos* d'Olveiroa ancrés dans les traditions révèlent une architecture campagnarde aux lignes simplissimes



Ultime frontière, Santa María das Areas veille toujours sur ce bout du monde
forgé par les falaises de granit, géantes et magnifiques